

relire [sans bégayer] – **réécrire** [sans recopier] – **repeindre** [sans imiter]

loin, loin, aussi loin qu'à perte de vue, en pleine nuit, à n'en pas voir la fin. la toile, devenue fine et sombre, découpe un paysage incertain. je dors du sommeil d'achille, profitant de ces moments d'illusion. je regarde au loin, les yeux mi-clos. je dors tout haut, assis, accroché à ces souvenirs qui surgissent au moindre incident nocturne. la chouette recommence. je continue à regarder, seul. au moindre écart tout risque de s'évanouir. la peinture, la plus sûre perte de soi, ne peut livrer qu'une infime part d'elle-même, quittant aussitôt l'imprudent qui tenterait de l'emprisonner. par sa seule découpe la toile a reconstruit le paysage et détruit l'arbitraire opposition du jour et de la nuit. au réveil la toile a changé mais elle est toujours de la même couleur que le mur. je m'attends désormais à quelques trahisons, involontaires ou non, prix à payer pour que la peinture ne soit ni mécanique ni figée, abandonne toute posture définitive

désormais, se tenir derrière la toile, derrière celui qui me tourne le dos et me cache le paysage. comme le rouge-gorge tenir le territoire, le mien, celui de la peinture. l'oiseau, lui, ne craint pas l'insolence. ne pas baisser la garde, rester là, patient. la peinture ne goûte guère les positions de repli, ne pardonne aucun à-peu-près. la toile nonpeinte horizontale fabrique le paysage, s'en porte garante. rien d'autre, sûre d'elle, elle attend que le visiteur l'oublie et qu'une autre, plus grande, plus fine, plus haute, vienne la remplacer. le grain de la nouvelle toile sera peut-être plus fin, sa surface moins accrocheuse, le châssis plus léger. ainsi posée sur ses tréteaux, elle portera le regard plus loin, comblée par ce qu'elle montre, en même temps qu'indifférente à ce qui est en vue. le paysage, elle s'en moque, comme de l'été, du printemps, de l'hiver, de l'automne ou des autres saisons. elle n'est que peinture, une des étapes discrètes de ma longue marche. la toile nonpeinte fait venir à la présence le paysage que le tableau avait figé, l'oubliant en chemin une fois pour toutes, proposant un paysage en mouvement, nouveau à chaque instant. la peinture est entrée en dissidence, en résistance

il a fallu longtemps pour reconnaître la toile nonpeinte comme une des plus belles peintures de paysage. il a fallu que la toile peinte de la même couleur

que le mur lui indique le chemin, en avant-garde. il a fallu se planter devant un des modèles les plus anciens de la peinture, l'ouverture, l'entrée de la caverne, la fenêtre, reconnaître qu'une nouvelle étape pouvait être franchie, sauter le pas

tôt le matin, que fait cet écureuil à sauter de branche en branche en plein mois de janvier sous la menace d'un ciel de neige ? différents moments de ma peinture tournent devant mes yeux. partant à nouveau de la toile nonpeinte, qu'en faire ? l'apprêter pour ensuite la repeindre ? rien n'y oblige. que faire alors de cette toile apprêtée ? un monochrome de plus ? c'est déjà fait. la dépeindre ? trop tôt ou trop tard. la peindre de la même couleur que le mur et l'accrocher, la laisser au sol, l'adosser au mur de face, retournée... attendre, se décider le plus tard possible, disons jamais. risquer d'avoir disparu sans. la toile dépeinte et la toile nonpeinte, même au plus près l'une de l'autre, ne peuvent se fondre, se confondre. la toile dépeinte conserve toujours d'infimes traces incrustées dans les fibres. la toile nonpeinte conserve son statut

l'écureuil ne s'embarrasse pas de tout ça. la petite histoire montrerait que le nonpeint est apparu à la suite du peint, quelques années plus tard. qui pourrait s'en étonner ? la question de peindre ne peut se poser qu'après avoir peint puisque avant nous n'en avons pas l'expérience. la toile nonpeinte, laissée brute, ne doit pas être considérée comme une position de retrait, au contraire, elle est l'affirmation de la peinture, le moment où elle est constituée, lieu d'où il est impossible de faire demi-tour. elle est l'acte de naissance de la peinture. elle peut exister seule sur un mur nonpeint ou rester au sol appuyée contre le mur. plus tard la peinture viendra confirmer son statut de peinture à part entière en même temps qu'elle lui fera perdre son statut d'objet unique. elle est de passage, promise à une vieillesse fatale. la toile nonpeinte et la toile dépeinte ne sont pas des preuves de circonstance, l'une et l'autre sont l'œuvre de la peinture. l'écureuil s'est éclipsé

la toile dépeinte est peut-être la plus peinte des figures de la peinture. elle en est le résumé, la trace indiscutable d'une peinture sans date, elle concentre toutes les preuves. elle n'a rien de plus à dire. aux deux extrémités de la peinture, le nonpeint et le dépeint prennent position face au tableau, campent. signes d'un acquis et d'une perte, d'une perte pour un acquis à la seule condition, exigeante, de leur présence. placées côte à côte, elles assument le plaisir d'avoir conservé la toile nonpeinte et pourtant déjà peinte en même temps que pointe l'angoisse d'avoir fait

de la peinture une si belle relique. ne pas peindre, dépeindre et repeindre font que les toiles de la même couleur que le mur recommencent sans cesse, toujours nouvelles

repeindre, sans regret

toute couleur, aussi belle soit-elle, est appelée à s'effacer. la phrase de départ conduit à un nombre infini de possibilités manifestant vis-à-vis de chacune la plus grande indifférence. aucune couleur n'aura le temps de vieillir. la suivante ne sera ni plus belle ni pire, seulement différente. la beauté ou la laideur n'ont rien à faire a priori avec l'art. il arrive que la beauté devienne l'ennemi de l'art ou que l'art sauve l'œuvre de la laideur. les actualisations auront toutes le même destin, un passage furtif, presque une excuse. aucune couleur n'aura le dernier mot. pas plus que le support, la forme ou le format. cette peinture résiste parce qu'à chaque fois tout doit changer. l'actualisation comme signal de la présence du présent, apparition. le texte de la dé-finition/méthode garante de cette présence, la peinture actualise le présent qui en même temps annonce sa disparition prochaine. la peinture prend rendez-vous, n'en finit pas de conspirer, poursuit sans fin l'imprévisible, l'alternance apparition/disparition. elle ne se montre vraiment qu'avec repeindre, au moment où naît la possibilité d'une œuvre en continu

le tableau est mort et celui qui l'a peint est devenu *un préjugé du passé* mais ni l'un ni l'autre ne le sait. moment où s'efface l'angoisse du vieillissement, où naît à nouveau l'impatience de repeindre. la peinture commence, finit et recommence d'un même mouvement sans pouvoir deviner à coup sûr où nous en sommes

à peine une rupture, une simple scansion. le temps de recouvrir un rouge étincelant par un bleu encore plus lumineux. lever de soleil de la peinture qui poursuit son chemin sans oublier cette première fois du présent, qui ne fut qu'un instant dans la longue suite des actualisations

et pourtant dépeindre

subsistent quelques traces illisibles d'une histoire récente, au plus une cinquantaine d'années. ni la date ni le titre ne sont plus d'actualité. l'idée un instant de repeindre le dos de la toile – idée vite oubliée –, la repeindre de la même

couleur que le mur, plus juste, effaçant date et signature devenues les dernières anecdotes figurant sur la toile. tentative, recto/verso, dépeint/repeint. un passé révolu, un futur tout proche, un côté dépeint, l'envers repeint. les restes infimes de la face dépeinte ne sont plus l'œuvre du temps mais celle de la volonté de l'artiste qui s'est éclipsé. le travail atteste une peinture effacée, travail qu'on devine long et méticuleux de la restauratrice. par sa présence, devenue monde sans cesse repeint puis dépeint puis... sans doute, de nouveau peint – peint et repeint finissant par se confondre –, la peinture a rompu avec l'image dès la première toile peinte de la même couleur que le mur. avec repeindre, une image enfouie sous plusieurs couches de peinture pouvait un jour réapparaître. avec dépeindre, l'image s'enfuit pour toujours. repeindre/dépeindre à l'opposé l'un de l'autre et pourtant inséparables

un simple recto verso. un travail long, minutieux, risqué. retirer les couches de peinture lentement, avec précision. trouver la surface juste, juste la surface. je me souviens. dans le désordre. une toile de cuba peinte sur une petite toile très allongée, en 1969. une des premières repeintes dès 1995. l'idée s'est présentée tout naturellement de la dépeindre, en même temps. la réalisation a eu lieu quelques années plus tard, 2012. lui expliquant le projet, la restauratrice m'a demandé « où dois-je m'arrêter, à l'image de la carte ou comme pour les précédentes au plus près de la toile nonpeinte ? » faisons escale à cuba, le temps d'une photo comme tout bon touriste, ensuite il faudra poursuivre jusqu'à l'effacement maximum, l'image usée jusqu'à la trame, avec les quelques traces qui subsisteront, salutaires malgré tout

si *dépeindre* naît de *repeindre*, c'est-à-dire de toutes les peintures d'avant 1973, pourquoi les toiles ayant actualisé telle ou telle dé-finition/méthode y échapperaient-elles ? pourquoi les figer dans une posture unique d'éternel *repeint* ? le travail de *repeindre* a concerné toutes les toiles revenues d'exposition et stockées dans *TRANSIT*, dans la folie numéro un du parc de la villette à paris... toutes avaient été *repeintes* en blanc en vue de nouvelles actualisations. *repeindre* et *dépeindre* sont désormais devenus les deux faces d'une même peinture. l'absence comme reste ultime d'une présence

le tombeau vide. le tableau parti sans laisser d'adresse, pourquoi, quand, comment ? est-il même certain que cette cavité ait été un jour occupée ? creusé de part en part dans l'épaisseur du mur, un parallélépipède régulier aux parois blanches, vide. le fond est d'une couleur

très sombre impossible à décrire, bleu ? vert ? quel est ce fonds de peinture dans lequel le regard s'abîme ? sa profondeur même reste difficile à évaluer. l'envie d'aller voir de l'autre côté du mur. c'était donc ça ! une toile *peinte* du même bleu nuit que le mur était accrochée retournée au revers du mur, obstruant la cavité. de face, la toile, plaquée contre le mur, dévoilait son squelette

refrain pour ceux qui auraient fait le chemin à l'envers. ils découvrent d'abord une longue toile verticale peinte de la même couleur que le mur accrochée au ras du plafond. la toile est retournée contre le mur. surprise en arrivant dans la salle suivante. un parallépipède rectangle est creusé dans le mur. un volume vide. le fond de la cavité est la face de la toile retournée accrochée de l'autre côté du mur. à suivre

ni plus grande ni plus petite, elle ne dit d'où elle vient et ne sait où elle va. il semble qu'elle ait toujours été là, s'étonne chaque matin d'être accrochée sur ce mur et encore de la même couleur que lui. pour chaque visiteur qui s'éloigne, elle disparaît, réapparaît aussitôt au suivant. *repeinte* et *repeinte* elle reste identique à elle-même. la peinture recouvre le chant de la toile qui s'affirme comme volume. l'outil, pinceau, rouleau ou pistolet, ne laisse pas de trace superflue

la toile se tient là, dos au mur, droite comme la première fois. elle ne (se) fait pas d'illusion, tente de rester impassible, ne donne ni avis ni conseil. au spectateur de faire le pas suivant. qu'en est-il du champ de la peinture ? la première petite toile en mars 1973 occupait déjà tout l'espace. le regard n'est plus prisonnier de l'objet qui sans le mur n'est à nouveau qu'un tableau comme les autres. la peinture ne raconte pas sa vie, encore moins celle des autres. elle vient de l'écrit mais se méfie des archives. elle grandira, changera de forme, se fera minuscule, endossera toutes les couleurs possibles. le tableau aura survécu au-delà du raisonnable mais aura fini par céder

la peinture a gagné une liberté inespérée, risquée, capable d'exister n'importe où, pour longtemps ou pour quelques instants. elle ne gardera des étapes anciennes que quelques supports remplacés au fur et à mesure par ceux du moment. resteront pour un temps les textes et si

L'écriture et la mise en forme des dé-finitions/méthodes obéissent à des règles précises de l'artiste. Autant d'orthographe inventées laissent à penser qu'écrire la peinture signifie aussi créer de nouvelles règles de mise en forme textuelle. Toute dé-finition/méthode évoluant avec le temps, sa date peut aussi changer et ne plus correspondre à celle indiquée à un moment donné [N.D.É.].